



HAL
open science

L'archéologie préhistorique en France et en Angleterre autour de 1859 : spécificités, emprunts, échanges

Claudine Cohen

► **To cite this version:**

Claudine Cohen. L'archéologie préhistorique en France et en Angleterre autour de 1859 : spécificités, emprunts, échanges. *La Lettre de la Maison Française d'Oxford*, 1997, 7, pp.54-64. hal-02559930

HAL Id: hal-02559930

<https://hal.science/hal-02559930>

Submitted on 30 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'archéologie préhistorique en France et en Angleterre autour de 1859 : spécificités, emprunts, échanges

La question des transferts scientifiques est féconde en histoire des sciences, car elle permet de dépasser les perspectives uniformisantes d'une histoire des idées ou d'une épistémologie générale pour penser les spécificités locales, les contacts, les échanges. Elle exige, d'un côté, que l'on interroge la manière dont ont pu se fonder des "écoles" nationales ayant leurs spécificités et leurs particularités, parfois même leurs problématiques et leurs débats internes : dans le domaine de l'archéologie, ces spécificités tiennent non seulement au contexte intellectuel, religieux et socio-politique, aux institutions de recherche et d'enseignement qui ont pu façonner les pratiques et les théories - mais aussi aux données locales (particularité des sites et du matériel archéologique). D'un autre côté, la question des transferts scientifiques conduit à interroger la manière dont les savoirs ont pu circuler d'un contexte national à l'autre, et ainsi se former ou se transformer. Une telle approche engage donc à parler en termes d'influences réciproques, en termes de circulation matérielle des objets et des hommes, en termes de réception et d'appropriation du savoir.

L'année 1859 est souvent donnée pour une date clé dans la constitution de l'archéologie préhistorique comme discipline scientifique. C'est en effet précisément à cette date qu'est officiellement admise l'existence d'une humanité antérieure à l'histoire que révèlent les documents écrits ou la tradition biblique, l'existence d'un homme contemporain des grands animaux disparus. Cette acceptation, on l'a souvent dit, est un événement majeur dans l'histoire de la pensée occidentale, parce qu'elle bouleverse les représentations de l'homme et de sa place dans le monde vivant et dans l'univers. Elle est le résultat de longs débats qui courent au moins depuis le début du XIXe siècle, et mobilise tout à la fois le savoir paléontologique, anthropologique et archéologique. Elle apparaît clairement comme le fruit de recherches menées séparément dans plusieurs pays d'Europe. Il faudrait par exemple étudier à cet égard, l'incidence, en France et en Angleterre, des travaux et des découvertes de l'archéologie danoise, et montrer comment, au cours des premières décennies du XIXe siècle, celles-ci ont conduit à l'établissement d'une chronologie relative, connue sous le nom de "système des trois âges" : âge de pierre, âge de bronze, âge du fer¹ (Mais je laisserai

¹ Voir Karin Lundbeck-Culot : "l'archéologie danoise" in Claudine Cohen (ed.) *Styles et écoles de recherches dans l'archéologie préhistorique européenne*, à paraître.

cet aspect de côté pour m'intéresser ici aux rapports qui s'établirent, entre savants anglais et savants français, tout particulièrement au cours des années 1859-63.

Si on a récemment beaucoup écrit sur cette période mouvementée et passionnante de la construction du savoir scientifique, il est remarquable que ces différentes approches se soient situées presque exclusivement, soit du côté français² soit du côté anglais³ sans envisager précisément la question des relations, des échanges et des transferts entre ces deux traditions nationales. Rares en effet sont les études⁴ qui ont mis l'accent sur les circonstances et les modalités particulières de cette collaboration qui fut essentielle à la constitution d'un nouveau savoir et au moins de deux disciplines, la paléontologie humaine et l'archéologie préhistorique.

On se propose donc ici de présenter brièvement et de comparer la situation intellectuelle et institutionnelle de la recherche archéologique et géologique en Angleterre et en France au milieu du XIXe siècle, pour mettre ensuite en lumière les rencontres, les échanges et les transferts scientifiques réciproques d'un contexte national à l'autre. Dans cette analyse, il faudra tenir compte de la prééminence de "dogmes" scientifiques ou religieux, du rôle des institutions de savoir et des lieux de sociabilité savante, du rôle des savants professionnels et des amateurs dans la recherche archéologique et géologique, des techniques de recherches et de l'importance de la nature même des sites où s'effectue la recherche (explorations en grottes/en plein air).

I La situation en France

Les premières décennies du XIXe siècle avaient vu en France la mise en place spectaculaire d'une nouvelle discipline, la paléontologie des Vertébrés⁵. C'est à Paris, au Muséum National d'Histoire Naturelle et à l'Académie des sciences, que Cuvier s'était affirmé comme le fondateur d'une science nouvelle, inspirée de l'anatomie comparée, et rendue possible à la fois par les recherches menées dans toute l'Europe et tout au long du XVIIIe siècle sur la nature des fossiles et l'histoire de la Terre. Cuvier avait non seulement établi les principes de ce nouveau savoir, qu'il voulait l'égal des

² Voir par exemple l'ouvrage pionnier d'A. Laming-Empeire, *Origines de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Picard, 1964, et Marc Groenen, *Pour une histoire de la préhistoire*, J. Millon, Grenoble 1994.

³ Voir en particulier Bowdoin Van Riper, *Men among mammoths, Victorian Science and the Discovery of Human Prehistory*, Chicago U. Press, 1993

⁴ Voir Donald Grayson, *The Establishment of Human Antiquity*, Academic Press, 1983 et C. Cohen et J.J. Hublin, Boucher de Perthes, *les Origines romantiques de la Préhistoire*, Paris, Belin 1989.

⁵ Voir Goulven Laurent, *Paléontologie et Evolution en France, 1800-1860*, Paris, CTHS 1987, et C. Cohen, *Le Destin du Mammoth*, Paris, Seuil 1994

sciences physiques ; il avait aussi reconstitué et collectionné des spécimens représentant des espèces jusqu'alors inconnues d'animaux éteints. Tout en posant les fondements intellectuels d'une discipline, Cuvier avait fermement établi sa propre position d'autorité, en France comme dans le monde : l'épanouissement des sciences de la nature au Muséum de Paris et à l'Académie, confère à cette institution un rayonnement considérable dans le monde entier au cours de la première moitié du siècle. Les Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes (1812) de Cuvier constituent la somme scientifique de ce nouveau savoir, et le "Discours préliminaire", réécrit et publié sous le titre Discours sur les révolutions de la surface du globe de 1825, situe les espèces perdues dans le cadre spectaculaire d'une histoire de la Terre jalonnée de catastrophes. Les thèses cuviériennes demeureront de longues décennies durant la référence scientifique essentielle pour la paléontologie et la géologie françaises. Par son fixisme, son catastrophisme, la brièveté du temps qu'elle suppose pour y inscrire l'histoire des êtres, et par son appel implicite à la notion d'une création, la pensée cuviérienne contribue à maintenir, sinon les principes, du moins le cadre d'une pensée religieuse⁶.

C'est dans ce contexte intellectuel et institutionnel que se situent, en France, dès le premier tiers du XIXe siècle, les débats sur l'origine et l'antiquité de l'homme. Si on a pu établir l'existence d'animaux "antédiluviens", qu'en est-il de l'homme lui-même? La Bible elle-même n'indique-t-elle pas que l'homme fut créé avant le Déluge, et ne pourrait-on, par conséquent, espérer découvrir, conformément à ses dogmes, des hommes "antédiluviens"? Faut-il croire, comme l'avait proposé Lamarck dans sa Philosophie zoologique (1809), que l'homme est un singe devenu bipède? Au cours des premières décennies du siècle, la question de l'"homme fossile" demeure une des questions les plus brûlantes et les plus controversées. Ces préoccupations concernant l'antiquité de l'homme rencontrent l'engouement pour le celticisme et les recherches en archéologie historique.

Du fait de sa position catastrophiste, Cuvier refusait d'admettre l'existence de l'homme contemporain des animaux éteints⁷. Pour lui l'homme demeure le couronnement de la création, et son apparition marque le dernier épisode de cette histoire, nécessairement postérieur à la dernière catastrophe. Il n'est pas étonnant, dès lors, que la plupart des recherches et des trouvailles en France en ce domaine soient effectuées à l'écart des milieux du savoir académique de la capitale, et soient le fait de chercheurs marginaux, souvent amateurs. Autour de 1830, nombre de travaux de

⁶ Pour une discussion sur ce point, voir Dorinda Outram, *George Cuvier, Vocation, Science and Authority in Post-Revolutionary France*, Manchester U. Press, 1984, p. 146

⁷ Voir G. Cuvier, *Discours sur les Révolutions de la Surface du Globe*, Paris, 1825.

savants ou d'amateurs, souvent provinciaux - Paul Tournal à Bize près de Narbonne, P.C. Schmerling en Belgique à Engis dans la région de Liège - tendent à faire la preuve de la contemporanéité d'outils taillés de mains d'hommes avec des restes osseux d'animaux dits "antédiluviens" (*Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*). Cependant ces découvertes, faites en grottes, reposaient sur une stratigraphie très discutable. En 1837 un autre provincial, Casimir Picard, médecin à Abbeville, étudie l'emmanchement des outils de pierre et la typologie des outils de silex, différenciant deux sortes d'instruments de pierre, taillés ou polis, et étudiant les principes du débitage laminaire. Picard étudie d'autre part très soigneusement la stratigraphie de la Basse vallée de la Somme⁸. C'est précisément dans ces sites d'Abbeville qu'après la mort de Picard, en 1844, héritant de toutes ces recherches, un autre abbevillois d'adoption, Boucher de Perthes menera, contre les autorités officielles, son combat pour la reconnaissance de l'"homme antédiluvien".

C'est en effet dès 1842 que Boucher de Perthes, Directeur des douanes d'Abbeville et amateur éclairé, avait prétendu faire la preuve de l'existence de "l'homme antédiluvien" en extrayant du sable argileux de la vieille terrasse de Menchecourt-lès-Abbeville, une mâchoire d'éléphant fossile et un biface taillé de main d'homme. Dès lors, il n'aura de cesse qu'il ne fasse admettre sa découverte à la communauté scientifique officielle.

Le milieu abbevillois, où s'épanouit la carrière et l'oeuvre de Boucher de Perthes, illustre particulièrement bien cette sociabilité savante provinciale qui, à l'écart du centralisme parisien, des lieux académiques et des normes officielles du savoir, voit se prolonger tout au long du XIXe siècle les travaux d'amateurs éclairés, notables, érudits locaux, ecclésiastiques, nobles ou bourgeois. La société d'Emulation d'Abbeville, dont il fut le président de 1830 à sa mort en 1868, est à la fois un lieu de rencontres, de publications et d'échanges entre amateurs ou érudits de province. Les recherches en archéologie préhistorique sont favorisées par le fait que les terrains de la basse vallée de la Somme constituent un site de choix pour la mise en évidence, sur une stratigraphie en place, de vestiges paléontologiques ou archéologiques et de leurs associations.

Boucher de Perthes fait bien figure de marginal par rapport à l'establishment scientifique du temps. Polygraphe, président de la Société d'Emulation d'Abbeville, autodidacte, auteur de romans et de poèmes, d'essais sur le libre échange et les moeurs administratives, il ne commence que tard, à partir de l'âge de 50 ans, ses recherches sur l'"homme

⁸ voir Casimir Picard, "Mémoire sur quelques instruments celtiques", Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville, 1836-37, pp. 221-272 et "Rapport de la Commission archéologique pour l'arrondissement d'Abbeville à Monsieur le Ministre de l'Intérieur en date du 13 mars 1838", Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville, 1838-40, p. 272-283 ; sur Picard, voir C. Cohen et J.J. Hublin, op. cit., chap. IV, pp. 95-107.

antédiluvien", et c'est seulement après sa retraite des douanes, en 1852, qu'il se consacre entièrement à ses recherches. Il apparaît surtout comme un "romantique", habité par le désir de laisser une oeuvre, littéraire puis scientifique. Il est habité aussi par le désir d'être reconnu par les autorités scientifiques de la capitale. Ses innombrables tentatives auprès des académies parisiennes, soit pour en devenir membre, soit pour faire reconnaître le bien-fondé de ses thèses, illustrent bien la structure centralisée et professionnalisée de la recherche scientifique en France que la nouvelle fondation de l'Institut et du Muséum d'Histoire Naturelle, avait en fait reconduites au lendemain de la Révolution.

Boucher de Perthes ne possède que peu de relations au sein des académies parisiennes. Les échanges épistolaires avec les Académiciens (Cordier, Blainville, Elie de Beaumont) qu' il ne cesse de harceler de lettres et d'envois d'ouvrages et de spécimens révèlent assez le peu d'enthousiasme de ses correspondants pour ses recherches. Plusieurs raisons peuvent sans doute être invoquées : d'abord, le mépris des savants professionnels pour un amateur de province. D'autre part, le caractère peu convaincant des "preuves" que celui-ci avance à l'appui de sa thèse de l'homme antédiluvien - en particulier la maladresse et le flou des dessins qui illustrent les 3 volumes de ses *Antiquités Celtiques et Antédiluviennes* (1847, 1857, 1864). Enfin, l'affirmation hasardeuse que certains des objets collectionnés qu'il reproduit dans ses planches sont des "pierres-figures", sorte d'alphabet symbolique préhistorique. Mais la réticence des autorités académiques s'explique surtout peut-être par le fait que la science française officielle de ce temps ne pouvait, tant pour des raisons scientifiques que pour des raisons philosophiques ou idéologiques, intégrer la représentation de l'homme fossile.

II - La situation en Angleterre

Le paysage est en Angleterre fort différent au cours de la première moitié du XIXe siècle, tant au niveau des idées qui circulent qu'au niveau des modalités techniques et des formes institutionnelles de la recherche. En ce qui concerne les origines de l'archéologie préhistorique, sans doute faudrait-il s'intéresser au développement de l'archéologie historique et de l'archéologie celtique⁹. Cependant, à l'époque qui nous intéresse ici, le savoir géologique apparaît comme un instrument heuristique privilégié pour l'archéologie préhistorique à ses débuts, car il s'agit avant tout de faire la démonstration des associations stratigraphiques réelles entre instruments manufacturés par l'homme et vestiges d'animaux éteints.

La réception des thèses géologiques et des découvertes paléontologiques de Cuvier s'étaient effectuée en Angleterre dans le contexte d'un renouveau de la théologie naturelle. C'est dans la traduction du Discours préliminaire

⁹ Voir Alain Schnapp, *La Découverte du passé*, ed. Carré, 1992.

de 1812 par Jameson en 1813 qu'on peut lire pour la première fois le mot de "Diluvium" pour désigner les terrains quaternaires fossilifères les plus récents : ce terme sera repris par la suite dans les textes géologiques français, avec toute l'ambiguïté qu'il comporte. Le pasteur William Buckland, premier professeur de géologie à l'Université d'Oxford, devient à partir de 1820 le champion du cuviérisme, et la tradition cuviérienne se maintient en Angleterre dans l'oeuvre paléontologique de Richard Owen¹⁰.

Parallèlement à ce regain de la tradition théologique dans la géologie anglaise, des critiques se font jour. Elles résultent de changements intellectuels et institutionnels qui s'opèrent dans l'Angleterre de ces premières décennies du siècle. La *Geological Society* est fondée en 1807, et c'est en son sein que la jeune génération des géologues, celle de Lyell, de Sedgewick, de Murchison, de la Bèche - critique les fondements théologiques de la géologie de ses maîtres. C'est dans ce contexte intellectuel qu'à travers la critique du catastrophisme de Buckland, Lyell fonde la géologie scientifique dans les premières décennies du siècle sur la représentation d'un devenir uniforme. Les 3 volumes de ses *Principles of Geology* sont publiés entre 1830 et 1833.

La *Geological Society* favorisa la multiplication des explorations et des fouilles et la constitution d'un réseau de géologues amateurs collaborant étroitement avec les géologues professionnels. Grâce au caractère non étatique et non centralisé de ces recherches (qui est en Angleterre un fait de longue tradition), elle joua un rôle considérable dans la constitution, au cours de la deuxième moitié du siècle, non seulement de la géologie scientifique - mais aussi de l'archéologie préhistorique.

C'est autour de la fouille de la grotte de Brixham, dans le Devonshire, que se concentrent, entre les mois de janvier et juin 1858, les recherches qui aboutiront à la reconnaissance de la contemporanéité d'outils taillés par l'homme et d'animaux disparus.

Contrairement aux fouilles qui avaient été menées à partir de 1832 à Kent's Hole, dans le Devon, où avaient été exhumés des outils de silex associés à des ossements d'animaux fossiles, mais dont il était résulté une grande confusion dans la stratigraphie de la caverne, l'exploration de la grotte de Brixham est exemplaire pour plusieurs raisons : d'abord, parce qu'elle met en oeuvre pour la première fois des méthodes de fouilles archéologiques fondées sur des principes géologiques, permettant d'obtenir des données rigoureuses quant à la position relative des vestiges découverts dans un site de grotte. D'autre part parce qu'elle met en évidence l'étroite collaboration - et même la "symbiose" entre géologues amateurs et professionnels.

¹⁰ sur Owen, voir N.A.Rupke, *Richard Owen, Victorian Naturalist*, Yale Univ. Press, 1994.

L'opération obtint non seulement la collaboration de savants professionnels mais aussi l'aval et l'appui financier de la *Royal Society*. A la demande de Falconer, une subvention de £100 fut attribuée au *Cave Committee*, elle permit en particulier de charger un travailleur habile, Keeping, d'effectuer les fouilles sous la direction de Pengelly.

"L'exploration faite avec soin de la caverne de Brixham, près de Torquay, fournit des résultats qui eurent pour conséquence d'amener en Angleterre un changement soudain d'opinion au sujet de la coexistence probable à une époque reculée de l'homme et de plusieurs mammifères perdus. La nouvelle manière de voir, adoptée par les géologues anglais, eut une grande influence sur les progrès de l'opinion en France", écrit Lyell dans *L'Ancienneté de l'Homme*¹¹. Ce fut en effet un changement considérable que celui qui conduisait à accepter l'idée qu'on pouvait trouver, même en grotte, des objets fabriqués par l'homme "remontant à une époque aussi ancienne" (ce que Buckland avait nié dans ses *Reliquiae Diluvianae* en 1823)

C'est Falconer qui le premier, en novembre 1858, fait le voyage d'Abbeville pour visiter les sites de fouilles et les collections de Boucher de Perthes. Très impressionné par cette visite, il écrit à son collègue de la *Geological Society*, Joseph Prestwich, trésorier de la commission de Brixham :

"Sa collection d'outils en silex taillés et d'objets de toutes sortes qui leur sont associés, dépasse de loin ce que je m'attendais à voir, surtout d'une seule localité (...).

Ce que j'ai vu ici me pousse encore plus à persévérer dans notre exploration de Brixham".

Le 27 avril 1859, c'est au tour de Prestwich, désireux d'étudier d'autres coupes géologiques que celles qu'offre la succession des argiles et des planchers stalagmitiques en grotte, de faire à son tour le voyage pour confirmer les associations d'outils et de restes d'animaux de Brixham. Il part accompagné d'un archéologue et géologue amateur, membre de la Société des Antiquaires de Londres, John Evans. Les deux géologues explorent les collections de Boucher de Perthes, visitent les carrières des environs, et se rendent à Amiens où un ouvrier vient de découvrir un outil de silex in situ dans le quartier de Saint Acheul. Prestwich fait photographier la coupe, un ouvrier pointant du doigt l'objet resté en place, preuve irréfutable de l'authenticité de la découverte. De retour à Londres, Prestwich présente le 26 mai devant la *Royal Society* un rapport intitulé "*On the Occurrence of Flint implements associated with the remains of Animals of Extinct Species in*

¹¹ Charles Lyell, *The Antiquity of Man*, Londres 1863 (tr. fr. *L'Ancienneté de l'Homme*, Paris 1864 pp. 100-101).

Beds of a Late geological Period" illustré de la fameuse photographie de Saint Acheul.

"Il n'y avait point en Angleterre d'autorité plus considérable que celle de M. Prestwich pour triompher de l'incrédulité touchant l'ancienneté des instruments en Angleterre", écrira Lyell. En effet, le rapport de Prestwich à la *Royal Society* fait grand bruit, l'affaire fait la une des journaux anglais.

Mais en Angleterre les polémiques subsistent, et il est décidé une nouvelle visite sur les sites de plein air de la vallée de la Somme. Trois membres de la *Geological Society*, J. W. Flower, R. Godwin Austen et R.W. Mylne, quittent Londres en compagnie de Prestwich et Evans le 28 mai 1859. Dès le lendemain Flower dégage un biface de 25 cm dans une couche ferrugineuse parfaitement en place. Lyell vient à son tour explorer les bancs alluviaux à la fin du mois de juillet 1859. Il ramasse 70 objets en silex, dont certains sont retirés du sol en sa présence. La même année, il exprime son opinion favorable à l'ancienneté des outils de Brixham à la 22ème réunion de la *British Association* à Aberdeen.

A partir de 1859, les événements se précipitent en France et finissent par conduire à la reconnaissance officielle de ce nouveau savoir. Edouard Lartet en 1860 publie une note à l'Académie des sciences dans laquelle il présente ses recherches d'Aurignac, et récapitule toutes les découvertes faites depuis Tournal. Désormais, l'homme fossile a conquis sa place dans les milieux académiques français.

Boucher de Perthes triomphe et fait figure de grand fondateur. Il publie en 1864 le troisième volume de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, et dans le dossier de "preuves" qu'il accumule à la fin du livre comme autant de témoignages de la validité de ses thèses, il inclut toute la volumineuse correspondance entretenue avec les savants anglais. Mais déjà la science qu'il a contribué à fonder le dépasse. Il continuera jusqu'à la fin de sa vie à plaider la cause de l'"homme antédiluvien", et le 3ème volume de ses *Antiquités* est aussi un plaidoyer *pro domo*, dans lequel, tout en accumulant preuves et témoignages, Boucher de Perthes s'efforce de gommer les travaux qui l'ont précédé et d'antidater ses propres travaux pour construire sa propre image de fondateur.

De l'autre côté de la Manche, le livre de Lyell, *The Antiquity of man* (1863), dont la troisième édition, publiée la même année, est traduite en français en 1864, apparaît comme la synthèse des recherches effectuées depuis le début du siècle en archéologie, géologie, zoologie, et qui convergent vers l'affirmation de l'existence de l'"homme fossile". Lyell évoquant les travaux de Boucher de Perthes sur l'ancienneté de l'homme, ne consacre pas moins de 60 pages aux explorations d'Abbeville et à l'épisode de Brixham. Surtout, les derniers chapitres du livre sont consacrés à une réflexion sur l'évolution des espèces. Au terme de longs développements qu'il consacre à la pensée de Lamarck - qu'il s'accuse d'avoir injustement

méconnue ou critiquée - et aux idées de thèses de Darwin sur l'évolution des espèces, Lyell admet pour la première fois l'idée d'une histoire irréversible du monde animal dont l'homme est l'aboutissement. Ainsi, c'est surtout dans cet ouvrage qu'est effectuée la première véritable synthèse intellectuelle et historiographique des découvertes et des savoirs sur l'origine et le devenir de l'homme et de ses cultures.

Les visites successives des géologues anglais qui ont "fait", selon l'expression de Boucher de Perthes, "le voyage d'Abbeville" sont donc l'occasion de transferts scientifiques de plusieurs types : d'abord d'un transfert d'idées et de connaissances. En France comme en Angleterre, ils contribuent à un véritable changement dans la "vision du monde". Face à la rigidité cuviérienne et aux thèses catastrophistes de l'establishment français, la vision d'un devenir uniforme de la terre et des êtres vivants dont Lyell et Darwin avaient été les pionniers, autorise désormais à penser la continuité de l'existence de l'homme depuis l'époque préhistorique, et son enracinement dans l'animalité.

Mais elle est aussi l'occasion de transfert de techniques : la compétence des géologues anglais rompus à l'étude stratigraphique, la mise en oeuvre de fouilles menées avec une rigueur et une précision jusque là inégalées, viennent cautionner les recherches des français. En retour, la nature même des sites français de la basse vallée de la Somme (de plein air et non en grotte), l'abondance des matériaux paléolithiques qu'ils renferment, l'avancement des recherches locales - tant en ce qui concerne la stratigraphie du site qu'en ce qui concerne la typologie et la classification des objets ramassés - favorisent les recherches et constituent un faisceau de preuves qui se rejoignent pour emporter, plus encore que celles de Brixham, la conviction.

Enfin, cette visite des savants anglais est aussi - surtout peut-être - l'occasion de transferts de pouvoir et d'autorité : l'autorité des savants anglais procède non seulement des résultats de leurs fouilles exemplaires de Brixham Cave, mais aussi de leur personnalité et de leur renom scientifique. Falconer, Prestwich, Lyell, sont des grands noms de la science, leur autorité rejaillit sur les recherches françaises qu'ils entérinent. L'apport des savants anglais contribue aussi à considérer d'un nouveau regard les relations entre amateurs et professionnels, et donne crédit aux travaux d'amateurs tels que Boucher de Perthes ou Pengelly, pour les inclure parmi les arguments en faveur de l'antiquité de l'homme. Ainsi se constitue autour des découvertes de Brixham et d'Abbeville, et grâce à la réunion de savants venus d'horizons géographiques et intellectuels variés, une communauté savante d'un nouveau type, qui énonce les normes du vrai et les critères de preuves d'un savoir nouveau. Une nouvelle discipline, l'archéologie préhistorique, est en passe d'être fondée. Une preuve en est dans le mouvement historiographique qui se développe au cours de ces années : tandis que, du côté anglais on

redécouvre les travaux de John Frere, en France on invoque ceux de Tournal et de Jouannet.

Au cours des trois dernières décennies du siècle, les échanges scientifiques entre la France et l'Angleterre se poursuivent et s'enrichissent : échanges d'objets dans les musées, voyages de savants, congrès internationaux. Le deuxième Congrès International d'Archéologie et d'Anthropologie Préhistorique a lieu à Paris, dans le cadre de l'Exposition de 1867 ; le troisième a lieu à Londres l'année suivante. Cependant, préhistoire anglaise et française semblent se développer selon des orientations différentes, qui tiennent tant à leurs fondements théoriques qu'à la nature même des sites qui leur sont propres. Tandis que l'archéologie préhistorique Anglaise, continuant la mouvance Darwinienne, s'oriente vers une ethnologie évolutionniste (dont John Lubbock sera le chef de file), la France s'illustre dans les domaines de l'exploration archéologique de terrain, de la classification, de la typologie et de l'étude des objets recueillis - outils de silex, objets d'art, ossements fossiles. Ces recherches convergent avec le développement en France de l'anthropologie physique. Les découvertes du Sud Ouest, dans la vallée de la Vézère de la Dordogne puis dans les Pyrénées, très riches en vestiges archéologiques mais aussi artistiques, font de la France un centre de la recherche en ce domaine. Les recherches de Lartet aboutiront à la publication magnifiquement illustrée des *Reliquiae Aquitanicae* (1870), cosignée il est vrai par Henry Christy, et financées par ce dernier, banquier à Londres. A ce stade, les recherches en préhistoire se sont déjà émancipées des cadres exclusifs de la géologie : la préhistoire a mis au point ses propres méthodes, ses propres cadres conceptuels et ses propres repères chronologiques : les préoccupations et les preuves géologiques qui avaient été mis en avant à l'époque héroïque de la démonstration de l'antiquité de l'homme passent au second plan. Si les mots mêmes de paléolithique et de néolithique sont inventés en Angleterre (par John Lubbock en 1865), c'est en France surtout que seront identifiés les sites éponymes des différents étages du paléolithique - l'Acheuléen, le Chellen, l'Aurignacien, le Moustérien, le Magdalénien..., qui porteront dans le monde entier la mémoire de cette histoire. C'est d'abord en Espagne et en France surtout que seront mis au jour l'art rupestre et les objets d'art mobilier : dans les Landes à Brassempouy, dans les Pyrénées orientales et dans la vallée de la Vézère. C'est en France encore que seront découverts au tournant du siècle les vestiges osseux des hommes fossiles, Hommes de Cro-Magnon, Néandertaliens du Moustier ou de la Chapelle aux Saints. C'est donc surtout en France que se déroule l'histoire de la paléontologie humaine et de la préhistoire durant toute cette période.

Mais le développement des recherches en préhistoire et de leurs différentes orientations n'aurait pas été possible sans les événements des années 1858-63 qui ont précipité les rencontres et les échanges entre savants

des deux pays, ni sans ce que, des deux côtés de la Manche, dans toute l'Europe et jusque de l'autre côté de l'Atlantique, les contemporains ont pu ressentir et décrire comme une "grande et soudaine révolution" - "a great and sudden Revolution"¹².

Claudine COHEN
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
Centre Alexandre Koyré

¹² L'expression est de C. Murchison, Préface aux *Palaeontological Memoirs and notes of the late Hugh Falconer*, Londres, 1868, p. 146.